



RÉGION ACADÉMIQUE
BOURGOGNE-
FRANCHE-COMTÉ

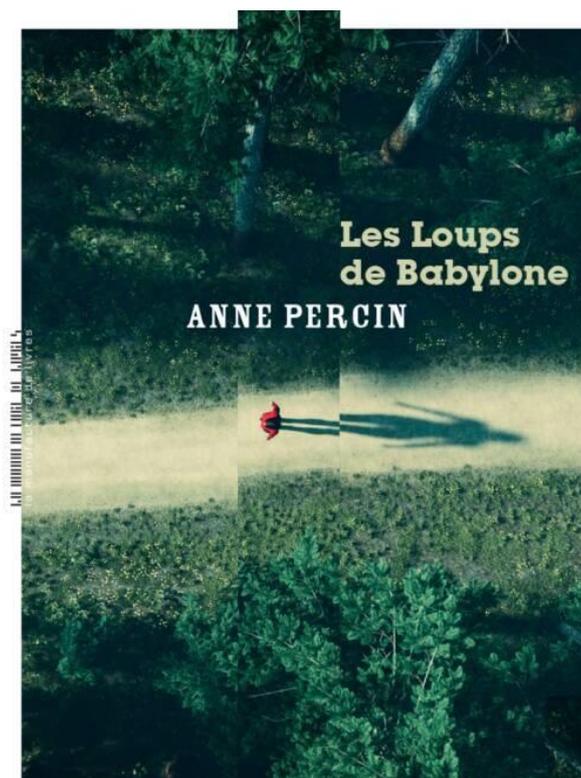
*Liberté
Égalité
Fraternité*

Délégation régionale académique
à l'éducation artistique
et culturelle

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

L'ÉCHAPPÉE LITTÉRAIRE

édition 2024-2025



dossier réalisé par Déborah Weider,
enseignante missionnée en service éducatif
dispositif régional L'Échappée littéraire

L'Échappée littéraire est un dispositif initié par la Région Bourgogne-Franche-Comté

Les Loups de Babylone

« J'ai vu l'emprise, elle s'est matérialisée devant mes yeux, elle était là. Je ne pouvais plus l'ignorer ».

p. 178

Anne Percin

Née à Épinal, Anne Percin vit désormais en Alsace après des années en Bourgogne, en Picardie et à Paris, au gré des mutations. Professeure en collège, elle est l'auteur d'une quinzaine de romans destinés aux adolescents ou aux adultes. Avec *Les Loups de Babylone*, son premier roman policier, elle met en scène les paysages de l'Aveyron, une région qu'elle a connue et passionnément aimée dans son enfance.

Le roman

Les Loups de Babylone est un roman policier dont l'intrigue se tisse autour de trois personnages blessés, ou « cassés », comme dirait Cassandra. Le récit est mené par Sophie Cauchy, gendarme tout juste mutée dans le Tarn, cabossée par l'existence et honteuse de l'être. Alors qu'elle redémarre sa vie dans ce lieu sauvage que sont les Causses, Sophie va être plongée au cœur d'une histoire de disparition et va mener son enquête en s'y vouant corps et âme, afin d'échapper à son passé qui menace de réapparaître au détour d'une rue. Elle rencontrera Estéban et Cassandra, deux adolescents qui vont grandir dans cette épreuve, mais également la communauté de la Bergerie qui vit éloignée du monde urbain, au milieu d'un décor naturel et fantasmagorique fait de grottes troglodytes et de maisons perchées. Isolés du reste de la population, les membres de la communauté de la Bergerie, dont Estéban fait partie, se trouvent mêlés à une histoire de disparition et stigmatisés par « Babylone », la civilisation qui ne cesse de les rejeter pointant du doigt leurs différences.

Véritable conte initiatique sous forme de polar, le roman nous emmène au cœur d'une nature sauvage et préservée à laquelle s'affrontent des personnages qui vont sortir plus forts des épreuves qu'ils vont rencontrer.

Parcours thématique

La destinée de personnages blessés – Le roman s’ouvre sur un chapitre narré à la première personne. Les phrases sont courtes, comme si elles illustraient la sensation d’oppression ressentie par le personnage qui a « la gorge serrée » (p. 15). Une antithèse souligne les émotions contradictoires que Sophie ressent, « un drôle de goût de liberté et de tristesse, d’espoir et de silence ». Ainsi, dès l’incipit, le lecteur rencontre cette femme gendarme, qui a fui un petit ami manipulateur, violent et qui se sent traquée à chaque instant, vivant la peur au ventre que cet ex-conjoint la retrouve et la viole à nouveau. Sophie craint également que la situation dans laquelle elle s’est trouvée ne lui soit reprochée, car après tout, c’est elle, la gendarme, qu’on a violentée et qui s’est laissée faire. Se sentant « en cavale », elle n’est pas prête à dire « la vérité » « parce qu’elle [lui] fait honte » (p. 81). Ce sentiment apparaît de façon récurrente dans le roman : Sophie se sent honteuse de ne pas avoir compris assez vite qu’il fallait mettre un terme à la relation toxique qu’elle partageait avec David, ce beau pompier admiré. Jusqu’à ce qu’un jour tout devienne « limpide » (p. 170). La protagoniste du récit est donc un personnage blessé, qui n’arrive pas à se sentir en sécurité malgré la distance qu’elle a réussi à établir avec son ex-conjoint. Elle reprend doucement goût à son indépendance et à sa vie de gendarme qui lui permet de se noyer dans le travail afin d’échapper à son passé. Néanmoins, ses souvenirs surgissent à différents moments de l’intrigue et la plongent à nouveau dans l’horreur de la manipulation et de l’intrusion intime qu’elle a subie dans sa vie avec cet homme qui n’avait cessé de la rabaisser constamment. Alors qu’elle s’investit totalement dans une enquête de disparition, Sophie va rencontrer d’autres personnages blessés, dont Estéban et Cassandra, deux adolescents qui se rapprochent alors que tout semble les opposer, et qui vont combler chacun les manques dans la vie de l’autre.

Estéban est perçu au collège comme « un exclu, un paria » (p. 17). Il essaye de faire face et montre aux adultes un « sourire de gentil, barrage contre la solitude » (p. 18). Il ne veut pas de compassion, encore moins de pitié, et c’est en cela qu’il ressemble à l’adjudant Cauchy. « La cage des fauves », c’est comme cela qu’il qualifie la vie parmi les autres collégiens. Il se sent entouré de prédateurs et assimilé à une proie. En effet, sa vie à la Bergerie détone, contraste avec cette vie de collégien, au cœur de Babylone, lieu de « moqueries entre élèves », lieu où être différent est une offense et lui vaut le « regard narquois de quelques élèves qui le regardaient comme le spécimen d’une espèce rare » (p. 20). Estéban est qualifié de « babos » et « certains profs » désignent ces élèves différents de « mormons », appellation qui les assimile à « une sorte de secte. » Tant de termes péjoratifs excluent d’emblée Estéban, Cerise, Hugues ou encore Elias de la communauté des adolescents ordinaires. Car ce terme de « mormon », « les élèves [le] répétaient à l’envi, croyant à une insulte » (p. 21). Estéban subit cette violence « babylonienne », la succession de participes passés à la forme passive soulignant son impuissance au sein du collège où il est la cible d’amusement, d’intimidation : il est « frôlé » puis « bousculé », « balancé d’un coup d’épaule violent » (p. 22), subit « des coups de sac répétés, en apparence involontaires », est « refoulé » (p. 23). Telle est la perception qu’a Estéban de Babylone, du monde soi-disant civilisé, en dehors de la Bergerie : un univers de brutes, d’ignares qui ne cessent de lui renvoyer sa différence, un monde où s’insinue le Mal qu’il redoute tant.

Enfin, Cassandra, « cassé » ou « cassos » comme elle préfère être appelée, est aussi un personnage blessé qui est ballotté de foyer en foyer, de famille d’accueil en famille d’accueil, « à Blagnac, à côté de Toulouse. Et avant, à Perpignan » (p. 27). On apprend au fil du roman que Cassandra n’a pas une vie facile. Elle a des demi-sœurs ;

l'une vit chez son père, l'autre est placée, tout comme Cassandra. Cette vie cabossée n'est dévoilée qu'au fur et à mesure, de manière fragmentaire, comme si la honte que Cassandra ressentait ne permettait au narrateur que de parler de son passé par bribes pudiques. Ne se sentant bien nulle part, les fugues font partie de son quotidien. Une fois arrivée dans la Bergerie, elle se sent cependant en sécurité, « sous la protection de ce monstre, comme une princesse dans la grotte d'un conte de fées, sous la garde d'un dragon bienveillant » (p. 57). Le « monstre » en question est un grand chien qui la veille et la rassure. La jeune fille est acceptée telle qu'elle est au sein de cette communauté et cette « merveilleuse indifférence » la plonge dans une bulle de sérénité. Les blessures qui ont jalonné la vie de Cassandra se manifestent par le ton qu'elle emploie pour parler aux autres et par le langage familier, voire vulgaire, qu'elle utilise : c'est son moyen de se protéger. Personne ne l'écoute, personne ne la croit et elle raconte à Estéban que l'origine de son prénom lui confère une sorte de malédiction. Cassandra, c'est « celle qui disait la vérité, et que personne ne croyait jamais » (p. 59). Ainsi, tout au long du roman, le personnage de Cassandra va se reconstruire, apprendre à faire confiance et réussir à faire entendre sa voix.

Chaque personnage, à sa manière, va grandir et se reconstruire au cours de l'intrigue.

Une communauté méprisée : la Bergerie – L'évocation des ZAD et de la communauté de la Bergerie est stéréotypée. Vivre différemment, c'est être coupable, coupable de vivre en dehors de la civilisation, en dehors de Babylone. Les membres de la Bergerie habitent dans un « lieu éloigné de toute civilisation. Un lieu où l'on ne regardait pas la télé, chez qui personne ne possédait de téléphone portable, un lieu en zone blanche, hors du monde, en somme. Les babos ne connaissent aucune série, ne jouaient pas à des jeux en ligne, ne fréquentaient pas les réseaux sociaux. » (p. 21) et cet atypisme les condamne d'emblée. « C'étaient presque des sauvages, au fond : vêtus sans effet de mode, avec des fringues de toutes les couleurs importées d'Inde, des chandails tricotés ou des jeans rapiécés » (p. 21), éloignés de la normalité de Babylone, la « société capitaliste » (p. 17).

Les membres de la communauté sont mal perçus, identifiés à des animaux vivant en troupes : « C'est là que le bus stationnait, pour laisser s'échapper les babos » (p. 30). Cette idée est véhiculée par le plus grand nombre et c'est aussi l'idée que s'en fait Cassandra à son arrivée dans la Bergerie : « En plus, c'est des sauvages. Elle a même pas de culotte, la gosse. C'est dégueulasse » (p. 34).

Michel Estambiez, qui vit à la Bergerie, a un passé obscur, ce qui alimente les ragots de toute sorte, « il y a des rumeurs » (p. 229). Lorsque les Girard contactent la gendarmerie suite à l'appel à témoin lancé dans l'enquête de la disparition de Jessica, ils insinuent que Michel est un suspect idéal car « il y a des gens qui disent qu'ils l'ont vu, à la télé, dans un reportage sur les sectes » et « il paraît qu'il aurait fait de la prison » (p. 229). C'est Mme Girard qui se montre la plus suspicieuse envers l'homme, racontant à l'adjudant que « ça pouvait avoir un rapport avec la jeune fille qui a disparu ». Elle qualifie les habitants de la Bergerie de « babas cool » (p. 229) et c'est par une succession de phrases exclamatives et interrogatives qu'elle finit par s'énerver devant l'incompréhension de Sophie en insinuant que Jessica « aurait pu être violée là-bas [...] ça s'est vu ». Les gendarmes utilisent le mode de l'indicatif, de la certitude, pour ramener la discussion dans la réalité mais la femme du garagiste s'enlise dans ses hypothèses accusatrices : les membres de la communauté « auraient tué » Jessica et « auraient fait disparaître le corps ». La différence inquiète, fait peur, et tout citoyen différent est rapidement ostracisé de la communauté civilisée. Ostracisé et soupçonné.

Un décor vivant : le Tarn, personnage à part entière – Le seul lieu où Estéban se sent en sécurité, le lieu où Sophie a trouvé refuge, le lieu qui permettra à Cassandra de trouver la sérénité est cette région du Tarn, autour de Millau, au milieu du Causse. Ce lieu est un personnage à part entière dans le roman. Décrit de façon majestueuse avec du vocabulaire mélioratif, le cadre spatial est impressionnant avec « les grandes causses [...], leurs parois massives, leurs défilés, leurs grottes à flanc de rocher, leurs vautours ». Permettant à Estéban de « revivre, après l’apnée du collège. » (pp. 23-24), ce décor personnifié agit comme un protecteur pour les personnages blessés. « Ils passèrent le pont de pierre, sous lequel le Tarn grondait » (p. 31). Ce grondement doit-il être perçu comme un signe annonciateur d’un drame à venir ?

La nature généreuse et préservée est salvatrice à bien des égards et notamment à la fin du roman car c’est elle qui a permis à Jessica de survivre dans la galerie où elle s’est réfugiée. « L’eau qui coule en abondance le long des parois lui a permis de ne pas mourir de soif » (p. 302). Il s’agit d’un décor vivant, personnifié, qui agit comme un véritable adjuvant dans ce conte revisité sous forme de polar.

Un polar à la frontière du conte – Dès le propos liminaire, le genre du conte est posé avec la citation du Petit Chaperon rouge de Charles Perrault. Le patronyme sera d’ailleurs réutilisé par l’auteur afin de donner un nom à Estéban : Estéban Perrault. Ce personnage sort de l’enfance grâce à Cassandra et grandit ainsi dans ce conte initiatique qui apparaît en filigrane derrière l’intrigue policière.

Les topoï du conte sont disséminés partout dans le roman. Estéban, notamment, « parlait du Mal, sur lequel il menait des recherches obscurément philosophiques », il en parle comme d’une malédiction latente (p. 25). Le personnage maléfique de l’Ogre pourrait être apparenté à M. Girard. Les maisons troglodytes sont autant de refuges destinés à protéger Estéban et Cassandra, tout comme le grand chien, qualifié de « monstre », mais qui rassure la jeune fille. Enfin, le personnage du loup est évoqué à de nombreuses reprises, par opposition au nom de « la Bergerie » qui désigne le seul lieu préservé du monde des hommes.

Le schéma narratif du conte se dessine à partir de l’élément déclencheur. Le roman commence *in medias res*. Il semble passer l’étape de la situation initiale car le récit commence tout de suite par l’apparition du personnage de Sophie qui semble tourmenté et hanté par un passé obscur. Néanmoins, l’élément qui va déclencher l’histoire est bien présent avec l’intervention de Cassandra qui va sortir Estéban d’une situation complexe, « miraculeusement, au milieu du silence gêné, une feuille de cours couverte d’écriture atterrit sur la table d’Estéban, depuis la travée d’à côté. Elle venait de Cassandra. La nouvelle » (pp. 21-22). L’utilisation de l’adverbe « miraculeusement » montre bien que l’apparition de cette jeune fille est une sorte d’intervention enchantée dans la vie du jeune homme jusque-là habitué à vivre les cours au collège comme autant d’épreuves.

Enfin, le récit dans le récit peut avoir une forme contée et se détacher du roman afin d’être lu comme un conte indépendant aux pages 9, 52, 126, 206, 261 et 330 (voir annexe 4) : l’histoire de Jessica et de sa longue attente dans la cavité du Causse ; la succession de phrases courtes qui témoignent de l’urgence de son sauvetage ; l’histoire d’Antonin et de son agonie si longtemps gardée mystérieuse.

Cassandra et Estéban vont pouvoir s’aider l’un l’autre à guérir et à grandir. Leur rencontre est à la fois l’élément déclencheur et l’élément de résolution du conte qui permet à chacun d’évacuer les non-dits et de reprendre un chemin plus droit, de franchir un cap, d’arrêter de dériver dans Babylone pour enfin s’ancre dans une

réalité envisageable. Leur rencontre est le point de départ de leur accomplissement qui les sidère l'un comme l'autre et les mue dans un silence entendu, « un peu stupéfaits d'en avoir tant dit » (p. 28).

La violence des hommes – Le roman ne véhicule pas de violence spectaculaire mais plutôt une insécurité latente. Le monde civilisé est pointé du doigt à de nombreuses reprises par la communauté de la Bergerie. « Les loups » sont à « Babylone », d'où l'importance, pour Etienne Perrault, de vivre éloigné de ce monde abrupt quitte à être qualifié de sauvage en retour. « Jamais tu n'auras d'ennemi. L'homme n'est pas un loup pour l'homme, et si tel est le cas, on dit aussi que les loups ne se mangent pas entre eux, ainsi les deux dictons s'annulent. » (p. 19)

Références littéraires pour accompagner la lecture

- *La Femme gelée*, d'Annie Ernaux, 1981 – Ce roman autobiographique a fait date en évoquant le combat intérieur d'une femme pour s'affranchir de relations toxiques et de la domination masculine.
- *Le Roi Nu-Pieds*, de François d'Epenoux, 2023– Ce récit a pour toile de fond la ZAD de récit sur la ZAD de Notre-Dame-Des-Landes. (voir le dossier pédagogique sur ce roman faisant partie de la sélection 23-24 de l'Echappée littéraire).
- *La Théorie des Ondes*, de Pascale Chouffot, 2024 - Voir annexe 3.

Propositions pédagogiques

Écrire

- **Création de portraits** : Demander aux élèves de créer des fiches de personnages en mettant en avant leurs motivations, leurs relations et leur évolution au cours du roman. Les personnages sont construits autour d'une identité propre, l'autrice en dévoile des parties, les élèves pourraient combler les manques.
- Ecrire un **réquisitoire** contre le harcèlement en prenant les situations de Cassandra et d'Estéban en déclencheur.

Lire

- Distinguer les passages du texte qui évoquent le corps d'Antonin, et ceux qui évoquent l'attente de Jessica (Annexe 4). La forme très poétique de ces passages peut aussi être étudiée en lecture linéaire.

Créer

- Créer une **topographie** des lieux importants du roman : localiser la Bergerie, la gendarmerie, la station-service.
- **Illustration de scènes** : Les élèves peuvent illustrer des passages marquants du roman sous la forme d'un story-board en discutant des émotions et des atmosphères qui se succèdent au cours du récit.
- **Mettre en scène** des extraits du livre en encourageant les élèves à réfléchir sur l'interprétation des personnages. Le travail des élèves des éditions précédentes peuvent inspirer les élèves.

Dire

- **Mener un débat** autour de l'intimidation : en partant du personnage d'Estéban, il semble intéressant de parler du harcèlement avec les élèves et d'identifier pourquoi le comportement des autres collégiens à son égard peut être qualifié de harcèlement. La notion de répétition est explicite. Le lien peut être fait autour du programme Phare déployé à présent dans tous les établissements.

Lectures linéaires

- **L'arrivée de Lucas et Mireille Borie à la gendarmerie : de « pour qu'on s'occupe de nous » (p. 41) à « loin de toute antenne » (p. 49) :** Dans quelle mesure la détermination des parents de Jessica a-t-elle permis de déclencher une enquête ? I – Le comportement inhabituel de Jessica ; II – Une affaire pour Sophie Cauchy ; III – La volonté obsédante des parents.
- **La diffusion de l'avis de recherche est parvenue jusqu'à Etienne qui en informe la communauté : de « Bon, on commence ? » (p. 88) à « saine et sauve, bien tranquille sur le causse » (p. 94) :** En quoi la disparition de Jessica se répercute-t-elle sur la communauté de la Bergerie ? I – Un avis de recherche inquiétant ; II – La stupéfaction au sein du groupe ; III – Une investigation interne.
- **L'enquête d'Estéban et de Cassandra : de « Il faut dénoncer ce type » (p. 202) à « N'importe quoi, mais quelque chose » (p. 205) :** Dans quelles mesures l'accident de voiture vécue par Cassandra avec sa famille d'accueil va-t-il éveiller les soupçons des enfants envers Girard ? I – La voiture accidentée ; II – La chasse aux indices ; III – Des adolescents en action.
- **Le dénouement heureux : de « le médecin a fait un signe » (p. 301) à « des nouvelles, de la joie, de la vie » (p. 303) :** Comment dans cet extrait, la détermination des Borie a-t-elle permis de sauver la vie de leur fille ? I – Le soulagement ; II – Des conditions rudimentaires dans la cavité ; III – Une leçon de vie.

EN ÉCHO...

Pour accompagner la lecture

Autour de l'auteur

- [Chronique](#) de Michel Dufranne
- [Podcast](#)

ANNEXES

Annexe 1 – Extrait de *La Femme gelée*, Annie Ernaux

Un mois, trois mois que nous sommes mariés, nous retournons à la fac, je donne des cours de latin. Le soir descend plus tôt, on travaille ensemble dans la grande salle. Comme nous sommes sérieux et fragiles, l'image attendrissante du jeune couple modern-intellectuel. Qui pourrait encore m'attendrir si je me laissais faire, si je ne voulais pas chercher comment on s'enlise, doucement. En y consentant lâchement. D'accord je travaille La Bruyère ou Verlaine dans la même pièce que lui, à deux mètres l'un de l'autre. La cocotte-minute, cadeau de mariage si utile vous verrez, chantonne sur le gaz. Unis, pareils. Sonnerie stridente du compte-minutes, autre cadeau. Finie la ressemblance. L'un des deux se lève, arrête la flamme sous la cocotte, attend que la toupie folle ralentisse, ouvre la cocotte, passe le potage et revient à ses bouquins en se demandant où il en était resté. Moi. Elle avait démarré, la différence. Par la dînette. Le restau universitaire fermait l'été. Midi et soir je suis seule devant les casseroles. Je ne savais pas plus que lui préparer un repas, juste les escalopes panées, la mousse au chocolat, de l'extra, pas du courant. Aucun passé d'aide-culinaire dans les jupes de maman ni l'un ni l'autre. Pourquoi de nous deux suis-je la seule à me plonger dans un livre de cuisine, à éplucher des carottes, laver la vaisselle en récompense du dîner, pendant qu'il bossera son droit constitutionnel. Au nom de quelle supériorité. Je revois mon père dans la cuisine. Il se marre, « non mais tu m'imagines avec un tablier peut-être ! Le genre de ton père, pas le mien ! ». Je suis humiliée. Mes parents, l'aberration, le couple bouffon. Non je n'en ai pas vu beaucoup d'hommes peler des patates. Mon modèle à moi n'est pas le bon, il me le fait sentir. Le sien commence à monter à l'horizon, monsieur père laisse son épouse s'occuper de tout dans la maison, lui si disert, cultivé, en train de balayer, ça serait cocasse, délirant, un point c'est tout. À toi d'apprendre ma vieille. Des moments d'angoisse et de découragement devant le buffet jaune canari du meublé, des œufs, des pâtes, des endives, toute la bouffe est là, qu'il faut manipuler, cuire. Fini la nourriture-décor de mon enfance, les boîtes de conserve en quinconce, les bocaux multicolores, la nourriture surprise des petits restaurants chinois bon marché du temps d'avant. Maintenant, c'est la nourriture corvée.

Je n'ai pas regimbé, hurlé ou annoncé froidement, aujourd'hui c'est ton tour, je travaille La Bruyère. Seulement des allusions, des remarques acides, l'écume d'un ressentiment mal éclairci. Et plus rien, je ne veux pas être une emmerdeuse, est-ce que c'est vraiment important, tout faire capoter, le rire, l'entente, pour des histoires de patates à éplucher, ces bagatelles relèvent-elles du problème de la liberté, je me suis mise à en douter. Pire, j'ai pensé que j'étais plus malhabile qu'une autre, une flemmarde en plus, qui regrettait le temps où elle se fourrait les pieds sous la table, une intellectuelle paumée incapable de casser un œuf proprement. Il fallait changer. À la fac, en octobre, j'essaie de savoir comment elles font les filles mariées, celles qui, même, ont un enfant. Quelle pudeur, quel mystère, « pas commode » elles disent seulement, mais avec un air de fierté, comme si c'était glorieux d'être submergée d'occupations. La plénitude des femmes mariées. Plus le temps de s'interroger, couper stupidement les cheveux en quatre, le réel c'est ça, un homme, et qui bouffe, pas deux yaourts et un thé, il ne s'agit pas d'être une braque. Alors, jour après jour, de petits pois cramés en quiche trop salée, sans joie, je me suis efforcée d'être la nourricière, sans me plaindre.

« Tu sais, je préfère manger à la maison plutôt qu'au restau U, c'est bien meilleur ! » Sincère, et il croyait me faire un plaisir fou. Moi je me sentais couler. Version anglaise, purée, philosophie de l'histoire, vite le supermarché va fermer, les études par petits bouts c'est distrayant mais ça tourne peu à peu aux arts d'agrément. J'ai terminé avec peine et sans goût un mémoire sur le surréalisme que j'avais choisi l'année d'avant avec enthousiasme. Pas eu le temps de rendre un seul devoir au premier trimestre, je n'aurai certainement pas le capes, trop difficile. Mes buts d'avant se perdent dans un flou étrange. Moins de volonté. Pour la première fois, j'envisage un échec avec indifférence, je table sur sa réussite à lui, qui, au contraire, s'accroche plus qu'avant, tient à finir sa licence et sciences po en juin, bout de projets. Il se ramasse sur lui-même et moi je me dilue, je m'engourdis.

Quelque part dans l'armoire dorment des nouvelles, il les a lues, pas mal, tu devrais continuer. Mais oui, il m'encourage, il souhaite que je réussisse au concours de prof, que je me « réalise » comme lui. Dans la conversation, c'est toujours le discours de l'égalité. Quand nous nous sommes rencontrés dans les Alpes, on a parlé ensemble de Dostoïevski et de la révolution algérienne. Il n'a pas la naïveté de croire que le lavage de ses chaussettes me comble de bonheur, il me dit et me répète qu'il a horreur des femmes popotes.

Intellectuellement, il est pour ma liberté, il établit des plans d'organisation pour les courses, l'aspirateur, comment me plaindrais-je. Comment lui en voudrais-je aussi quand il prend son air contrit d'enfant bien élevé, le doigt sur la bouche, pour rire, « ma pitchoune, j'ai oublié d'essuyer la vaisselle... » tous les conflits se rapetissent et s'engluent dans la gentillesse du début de la vie commune, dans cette parole enfantine qui nous a curieusement saisis, de ma poule à petit coco, et nous dodine tendrement, innocemment.

Annie Ernaux, *La Femme gelée*, 1981

Annexe 2 : Le Petit Chaperon rouge

Il était une fois une petite fille de Village, la plus jolie qu'on eût su voir ; sa mère en était folle, et sa mère-grand plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge, qui lui seyait si bien, que partout on l'appelait le Petit Chaperon rouge.

Un jour, sa mère, ayant cuit et fait des galettes, lui dit : Va voir comme se porte ta mère-grand, car on m'a dit qu'elle était malade. Porte-lui une galette et ce petit pot de beurre. Le Petit Chaperon rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère-grand, qui demeurait dans un autre Village. En passant dans un bois elle rencontra compère le Loup, qui eut bien envie de la manger ; mais il n'osa, à cause de quelques Bûcherons qui étaient dans la Forêt. Il lui demanda où elle allait ; la pauvre enfant, qui ne savait pas qu'il est dangereux de s'arrêter à écouter un Loup, lui dit : Je vais voir ma Mère-grand, et lui porter une galette, avec un petit pot de beurre, que ma Mère lui envoie. Demeure-t-elle bien loin ? lui dit le Loup.

Oh ! oui, dit le Petit Chaperon rouge, c'est par-delà le moulin que vous voyez tout là-bas, à la première maison du Village. Eh bien, dit le Loup, je veux l'aller voir aussi ; je m'y en vais par ce chemin-ci, et toi par ce chemin-là, et nous verrons qui plus tôt y sera. [...]

Moralité

On voit ici que de jeunes enfants, surtout de jeunes filles belles, bien faites, et gentilles, font très mal d'écouter toute sorte de gens, et que ce n'est pas chose étrange, s'il en est tant que le loup mange. Je dis le loup, car tous les loups ne sont pas de la même sorte ; il en est d'une humeur accorte³, sans bruit, sans fiel et sans courroux, qui privés, complaisants et doux, suivent les jeunes demoiselles jusque dans les maisons, jusque dans les ruelles ; mais hélas ! Qui ne sait que ces loups doucereux, de tous les loups sont les plus dangereux.

Charles Perrault, « Le Petit Chaperon rouge », *Contes de ma mère l'Oye*, 1697

Pascale Chouffot et Anne Percin, deux autrices qui peuplent le polar d'ogres et de loups.

Entre Morvan et Larzac, les deux romancières fouillent la réalité sociale, et notamment le drame des enfants placés. Chacune à sa façon, elles empruntent au conte et à sa puissance métaphorique.



Dans les forêts du Morvan. Photo Gavin Welch / Getty Images

Par Yoann Labroux Satabin

Publié le 26 avril 2024 à 10h00

La violence est consubstantielle au conte, au moins autant qu'au polar, peut-être parce que l'un comme l'autre genre entendent raconter le monde. Il n'y a donc aucune surprise à voir des écrivaines semer des motifs du premier dans le second, Petits Poucets bien décidés à embarquer le lecteur dans leurs forêts obscures... Catherine Gauthier, le personnage principal de *La Théorie des ondes*, troisième roman de Pascale Chouffot, porte en elle cette dimension symbolique propre au conte. Lieutenant de police reconvertie en enquêtrice pour avocat, elle ne ressent plus aucune douleur physique à la suite d'un grave accident et vit cette carapace comme une malédiction. Déjà au centre de *Nitro*, le premier roman de l'autrice, elle se retrouve ici confrontée à une série d'assassinats de jeunes filles non résolus, dont certains depuis plusieurs années, dans les environs de Chalon-sur-Saône.

Depuis ce point de départ, Pascale Chouffot embrasse de nombreuses thématiques, de l'ignoble exploitation des enfants de l'Assistance publique au début du XX^e siècle à la fermeture des usines Kodak dans les

années 2000. Le récit est imprégné de l'histoire du Morvan, dont les fantômes ressurgissent au fil des pages pour éclairer sous un nouveau jour une enquête qui menace à chaque instant de s'enliser. L'ampleur de ses ramifications a d'ailleurs parfois de quoi donner le tournis. Et c'est dans ses moments intimes que l'histoire retrouve ses rails, le roman mettant l'accent sur les proches des victimes, abîmés par l'attente. Un puissant sentiment d'empathie traverse le livre, paradoxalement croisé à une forme d'envie chez Catherine Gauthier : elle qui ne ressent plus rien fait sienne la douleur des autres pour trouver la force d'avancer dans son enquête. Se matérialise alors une sorte d'écho avec la citation du théologien Henri de Lubac, mise en exergue au début du roman : « *Toute souffrance est unique et toute souffrance est commune* [...] ». »

Écriture musicale

Si la narration manque parfois de fluidité, l'écriture ciselée, presque musicale par instants, permet de se laisser guider dans les méandres d'une investigation qui multiplie les fausses pistes. Elle contribue aussi à installer cette ambiance particulière, accentuée par le folklore local, puisque l'intrigue se situe en plein carnaval de Chalon-sur-Saône. Cette fête populaire tient de la catharsis collective, où chacun vient libérer ses pulsions pour « *jouer au monstre* ». Des monstres, des vrais, il y en a pourtant dans ce roman, à commencer par ce couple gérant d'un institut privé chargé d'accueillir les orphelins de Paris dans les années 1910, véritables Thénardier de l'enfer, surnommés « l'ogre » et « l'ogresse ». À notre époque, c'est un Petit Chaperon rouge pas si innocent qui fera une apparition...

Une dimension du conte aussi présente chez Anne Percin et ses *Loups de Babylone*. L'un de ses personnages, le jeune Estéban Perrault (il n'y a pas de hasard), appartient à une communauté écologiste qui évolue aux marges de la société, au fin fond du Larzac, héritière de la lutte des années 1970. Entre maisons troglodytes, cabanes dans les arbres et liberté totale accordée aux enfants, son environnement a pour lui comme un air de merveilleux... Même les quelques molosses qui y vivent ont des allures de dragons bienveillants. Scolarisé au collège le plus proche, Estéban se tenait jusque-là à bonne distance de ses camarades, qui le lui rendaient bien. Mais l'arrivée de Cassandra, une « enfant placée », va changer la donne. D'autant qu'au même moment la gendarmerie enquête sur la disparition d'une jeune fille, aperçue pour la dernière fois à proximité de la communauté d'Estéban...

Puzzle élégant

L'enquête évolue en parallèle de cette relation adolescente où chacun mûrit rapidement et découvre que le mal qui guette n'est pas tant le mal absolu des contes pour enfants qu'un mal ordinaire, « *de tous les jours* ». Anne Percin orchestre avec finesse ces différentes trames, sème le doute, et reconstitue le puzzle dans un dénouement élégant, pleinement satisfaisant, jusque dans sa façon de laisser le lecteur poser lui-même la dernière pièce. D'autant plus remarquable que *Les Loups de Babylone* est son premier polar.

Tout comme la Saône de Pascale Chouffot, les grands causses d'Anne Percin jouent un rôle essentiel, la vérité se nichant quelque part dans les plis du paysage, lequel paraît presque pouvoir s'exprimer le temps d'interludes mystérieux placés entre les chapitres et qui prendront tout leur sens une fois le livre refermé. Le dialogue entre les deux romans se fait aussi par ces personnages d'enquêtrices singulières, esquissées avec subtilité. Si l'héroïne de Pascale Chouffot ne ressent rien, chez Anne Percin, la gendarme Sophie Cauchy se voit lestée d'un passé dont le souvenir douloureux peut encore la paralyser sans crier gare. Des personnages accidentés, dont la fragilité devient une force quand il s'agit de mettre au jour ce qui est malmené aussi bien dans le conte que le polar : la vérité.

Annexe 4 : Un récit dans le récit : Jessica et Antonin.

Un bruit de ruissellement. Quelques gouttes, échoyant sur une pierre. Puis le silence, de nouveau. La tentation du sommeil, plus puissante que le désir d'éveil. Plus puissante que la faim, que la soif.

La cécité totale. Les yeux ouverts, pourtant. Grands ouverts. Le murmure de l'eau qui revient. Coule, coule, chante et puis s'éteint. Les paupières se ferment.

Le clapotis de l'eau. Son rythme, son courant, son débit. Sur le bord de la rivière, des oiseaux se posent, s'aventurent, picorent sur les galets des formes de vie, grouillant entre deux pierres. Têtards, larves, insectes.

Le vent d'octobre secoue les branches, les premières feuilles se décrochent et tombent en virevoltant dans la rivière. Les oiseaux picorent, toujours. Sur une pierre, au milieu du courant, un vautour s'est posé. Il observe cette forme, cachée dans les joncs, qui ne bouge pas depuis des heures.

Le pinceau de lumière balaie la roche luisante. Il se promène sur ses arêtes, souligne ses guirlandes. Ses méduses à tentacules verts et bruns, qui coulent, coulent, le long de la roche. Plic, plic, dit l'eau. Tout est lisse et tout brille. Chaque goutte tombe, tombe, dans le silence immense, chaque goutte déclenche un son. Une clochette céleste.

Mais la lumière vacille, tremble. Se tait. Le noir absolu revient. Les clochettes célestes deviennent des cris tragiques qui déchirent l'obscurité.

L'eau gronde et grogne. L'ombre sourde ronge la roche. Sous la verdure, le froid mord.

Transparente, l'eau roule et enrobe des cailloux lisses comme de la peau. Et coule et coule, sans s'arrêter.

Là, dans le vert-noir sous les arbres, à l'abri des arbres, dans la friche froide, personne ne voit. Les oiseaux seuls, parfois. Sautant de branche en branche, s'approchent jusque-là. Mais ne s'intéressent pas. C'est pour les vautours, cette proie.

Ecoute, écoute, le goutte à goutte millénaire, jour après jour de chaque jour de la Terre, ici les minutes n'ont pas d'heure. Le temps se dilue, ne passe ni ne fuit. C'est la nuit éternelle. Une nuit qui n'existe pas puisqu'il n'est pas de jour. Une nuit de dessous la nuit.

Respire – d'où vient cet air ? D'où sort-il, de quelle strate du temps ? En reste-t-il et pour combien de temps ?

Faire du bruit, c'est créer l'écho qui dilue encore l'impression de réalité. Mais passer la main doucement sur les draps de pierre, éprouver l'humide, le chaud, le froid, c'est reconnaître les limites de soi. Les contours. Frapper parfois, doucement, le pied mort, la souffrance qui mord.

Se sentir encore vivre, par la douleur encore vive.

Flaques d'ombre, trouées de lumière.

La mousse grignote la pierre ronde, caressée par la rivière.

Coulez, coulez et chantez quand le vent soulève chaque feuille de chaque aulne, chaque feuille de peuplier blanc. Tremblez, tremblez dans le vent. Frissonnez, frissonnez, le temps d'égoutte.

Un criquet roux saute sur la pierre. À travers les tissus déchirés, le moine tire sur la chair, assez amollie désormais. Tout vient à point à qui sait attendre. La chair de l'humain est tendre.